

# Le Train

*« Dieu se rit des hommes qui se plaignent des conséquences alors qu'ils en chérissent les causes. »*

*Jacques Begnine Bossuet*

## Préface

La gare de Brottför est la plus fréquentée du pays. Elle connaît son pic d'affluence vers le début de la soirée, alors que le crépuscule teinte l'espace de lueurs bleutées et violettes. Elle est composée de boyaux interminables sous la terre, et au dessus, plusieurs voies parallèles accueillent les gens qui vont et viennent, comme un circuit répétitif, une boucle temporelle où des milliers de personnes refont les mêmes gestes. Il y a ceux qui, tête penchée sur leur téléphone, tapotent nerveusement l'écran pour se soustraire à cette ambiance de fourmilière. Ou ceux qui tiennent leur mallette très fort, par méfiance de l'autre, d'autres qui n'hésitent pas à s'exploser les tympans avec de la musique pour oublier le temps. La gare de Brottför est un lieu de rencontre ponctuelle où l'on ne se fait pas d'amis. Quelques pâtisseries embaument d'un parfum artificiel les couloirs – espérance d'appâter le client

victime d'une fringale.

Des chanteurs en herbe tentent de percer, mallette de guitare ouverte ou casquette au sol, pour recueillir la moindre pièce, exposant leur talent dans les cavités souterraines où le froid s'engouffre, faisant face aux rires ou à l'indifférence.

Cette gare est aussi l'endroit où certaines curiosités se manifestent, folie d'un jour ou bien, théâtre de nombreux suicides, elle semble être le lieu préféré des candidats à la mort.

On y accède par la ville. On y accède par le métro. Certains recoins sentent l'urine, et des mendiants passent la journée parmi l'effervescence et la crasse, levant à peine les yeux vers ce monde pressé, courant à droite ou à gauche vers une destination inconnue.

Brottför est un pôle important. Des rames passent à toute vitesse en crissant sur le métal glacé, et les personnes non-suicidaires s'écartent pour ne pas être emportés loin de leur propre itinéraire.

L'un des quais est un peu à l'écart. C'est celui qui est à l'opposé de l'agglomération, là où le vent souffle en obligeant les voyageurs à resserrer leur veste, les mains enfoncées dans les poches, là où le brouhaha de la gare est un écho presque lointain.

Il y avait deux personnes sur ce quai.

Une femme sans âge, emmitouflée dans une écharpe et un manteau brun, faisait quelques pas le long de la

ligne blanche, l'air agité, regardant régulièrement l'horaire affiché en gros caractères numériques et brillants au cadran craquelé situé au dessus de la voie. Les chiffres clignotèrent un instant, puis le cadran s'éteignit.

Décontenancée, la femme jeta un œil au second voyageur.

Celui-ci, un homme au visage des plus banals, était vêtu d'un grand manteau noir. Debout non loin, il affichait un regard sans expression. Il tourna la tête vers elle au moment où elle le regardait, et lui fit un imperceptible signe dans la direction opposée.

Avec un bref froncement de sourcils, elle rompit aussitôt le contact visuel et se tourna ; le sol s'était mis à vibrer, un grondement sourd emplissant l'espace.

Se détachant du brouillard au loin, le train qu'elle attendait apparut sur la voie ferrée et entra en gare.

## Chapitre I

Les portes de la rame chauffée avaient claqué sur leurs joints de caoutchouc en se refermant et, le grand convoi s'ébranlant avait entamé son périple, le décor de Brottför s'effaçant pour laisser place à des paysages déserts, en mouvement.

La femme, entrée la première, se tenait debout, une main sur le dossier d'une assise, fixant d'un air nerveux un point loin à travers les larges vitres.

L'homme s'était assis non loin, et s'était adossé, les mains toujours dans les poches de son grand manteau, en observant cette dernière. Son regard n'avait rien de voyeur – il semblait considérer son attitude anxieuse, une sorte de paix indescriptible dans le regard.

Le train prit un virage. La femme, déséquilibrée, fit un pas en arrière et se rattrapa à une seconde assise.

« Les sièges sont confortables, vous savez. »

C'est l'homme qui venait de parler. Sa voix avait quelque chose de rassurant.

Elle lui jeta un coup d'œil effarouché.

« Je vais rester debout, je vous remercie, dit-elle alors. »

L'homme hocha la tête et sembla reporter son attention à travers la vitre située à son côté. Elle sembla hésiter puis demanda :

« Quelle heure est-il ? »

L'homme au manteau posa sur elle son regard calme.

« Je vous en prie, fit-il. La route est longue avant la prochaine station, vous serez mieux assise. »

Il sortit une des mains de ses poches et fit un vague geste vers la banquette située en face de lui.

« Je vous en prie, répéta-t-il. »

La bouche pincée, la femme prit place à l'extrémité de la banquette la plus proche, sur la rangée de sièges opposée. Après un bref instant, elle sembla se décider à briser le silence, comme pour préciser à l'inconnu que son intérêt était alors tout sauf porté sur l'aventure d'un soir. Même si l'homme semblait le plus respectueux du monde.

« Mon compagnon était machiniste dans un de ces convois, dit-elle.

- Était ? répondit alors l'inconnu. Que lui est-il arrivé ?

- Un jour il est parti travailler et il n'est jamais rentré. Le convoi qu'il conduisait a déraillé, il y a plus de cinq ans. Une erreur d'aiguillage. »

L'homme au manteau noir hocha de nouveau la tête.

« Faute à pas de chance, commenta-t-il.

- Non, il y a eu un problème de communication en amont, rétorqua-t-elle. Quelqu'un a mal fait son boulot. »

L'homme la fixa, l'air compréhensif.

- Mes condoléances, fit-il posément. Bien que tardives. »

Et il se mit à nouveau à regarder vers l'extérieur, comme pensif. Elle lui jeta un regard hésitant, semblant se demander s'ils allaient devoir partager le même wagon encore longtemps.

« Vous allez loin ? demanda-t-elle finalement.

- Moi ? répondit-il. Je travaille ici. »

Le regard de la femme se fit alors inquisiteur, mais se mettant à regarder à son tour à travers sa vitre à elle, ne posa aucune autre question. C'est lui qui le fit.

« Et vous ? dit-il. Sans indiscretion bien entendu.

- Je vais rejoindre ma fille.

- Vous allez donc très loin, conclut l'homme. Vous devriez...essayez-donc de vous détendre. »

La femme sembla se rendre compte qu'elle avait les poings serrés à s'en meurtrir les paumes.

Elle relâcha légèrement la pression, toujours droite sur son extrémité de banquette.

Cinq minutes passèrent. Puis elle se rendit compte qu'elle retenait sa respiration. Elle exhala doucement son souffle en fermant les yeux.

« Pourquoi ne pas me raconter votre histoire ? demanda alors l'inconnu au manteau.

- Pourquoi, plutôt ? rétorqua-t-elle, la voix adoucie malgré elle.

- Parce que nous partageons ce wagon sur encore quelques centaines kilomètres, fit l'homme avec un sourire bienveillant. Parce que parler fait du bien à tout un chacun et, que vous ne semblez pas vraiment

décidée à piquer un somme. Comment puis-je vous appeler ? »

Elle le considéra une fois encore, puis se leva, hésitante. Elle s'approcha et prit place sur l'assise en face de lui. Une table de train les séparait à présent, en diagonale.

« Je m'appelle Anna, répondit-elle.

- Enchanté de faire votre connaissance, Anna. Vous habitez Brottför ?

- Non, je...(elle posa les coudes sur la table, porta les mains à son front puis croisa les bras.) Je vais rejoindre ma fille, répéta-t-elle.

- Parlez moi un peu de votre fille, proposa l'homme.

- Ce serait long, répondit-elle d'une voix sans joie.

- Nous avons le temps. »

Anna hésita encore. Puis décroisa les bras et souffla de nouveau.

\*

Le convoi progressait à vitesse soutenue depuis un temps indéterminé. La nuit était tombée, et le vitrage du wagon à présent éclairé renvoyait aux deux passagers leur reflet, donnant l'impression que l'habitacle était trois fois plus grand. Anna s'était enfin décidée à parler.

« J'ai connu mon compagnon au lycée, commença-t-elle. On s'est perdus de vue quelques années mais,

lorsqu'on s'est retrouvés, on s'est rendu compte qu'on avait tellement, tellement de choses en commun. La vie nous souriait. On ne s'est jamais mariés, il ne croyait pas qu'un contrat papier allait ajouter quelque chose à ce qu'on vivait. Peut-être qu'on aurait dû le faire. Ç'aurait fait des souvenirs heureux en plus mais, je ne regrette pas pour autant. Des bons souvenirs, ça il y en a. »

L'homme au manteau noir sourit.

« L'accident est arrivé deux ans après la naissance de notre fille.

- Comment s'appelle votre fille ?

- Jade. C'est le prénom de sa grand-mère, du côté de son père. L'accident a été un choc. Pour moi je veux dire. Je m'attendais à tout sauf à ça. C'est comme si on avait décidé de tourner la suite du film sans l'un des acteurs principaux.

- Comment avez-vous surmonté ça ?

- Ça n'a pas été facile. Il y avait comme le double de responsabilités, je devais gérer le deuil sans pour autant faire ressentir mon stress à la petite. J'avais laissé tomber mon travail d'aide-soignante pour m'en occuper pleinement. J'ai reçu des aides.

- Des proches ?

- Non. Des aides financières. »

Anna soupira de nouveau.

« Écoutez, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça...

- Je vous l'ai proposé, dit l'inconnu, rassurant. Je vous en prie. Continuez donc. »

Après une énième hésitation, la femme continua alors. « Quand Jade a eu trois ans, elle s'est mise à me poser des questions. Des questions sur son père. Au début je ne savais pas quoi lui répondre. Je ne voulais pas lui mentir. Je ne pouvais pas non-plus lui dire qu'elle n'avait plus de père, même si elle s'en rappelait à peine. Je lui ai donc dit une demi-vérité. »

Elle s'interrompit. L'homme la regardait d'un air encourageant.

« Je lui ai dit que son père était parti en voyage. Qu'il était parti à bord d'un train et, qu'un jour nous irions le retrouver.

- Une demi-vérité, donc, fit l'inconnu d'un ton entendu.

- Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ?

- Je ne suis pas à votre place, répondit l'homme doucement.

- Quand Jade a eu cinq ans, continua alors Anna, on a fêté son anniversaire à l'école. C'est une enfant adorable. C'est...

Elle ferma alors les yeux, l'expression douloureuse.

Les lampes du convoi clignotèrent avant de se stabiliser. Le train sembla ralentir alors que l'inconnu la considérait en gardant le silence.

Anna rouvrit les yeux, le regard fixé sur la table devant elle.

« C'est difficile, acheva-t-elle. »

Le convoi ralentit encore.

« On est déjà arrivés ? dit alors la femme en relevant la tête.

- Je ne pense pas, répondit l'inconnu alors que des lueurs bleues et orangées piquetaient le décor derrière les vitres. Le train n'est pas direct. »

Il se leva.

« Veuillez m'excuser, dit-il. »

Les vibrations du train s'atténuèrent, puis cessèrent tout à fait. Le reflet de la vitre permettait mal de distinguer l'extérieur.

« Je vais revenir, assura-il encore. »

Il emprunta le couloir et, rajustant son manteau sur ses épaules, marcha vers le fond du wagon, en fit pivoter la porte métallique et disparut derrière le panneau.

## Chapitre II

Lorsque l'inconnu au manteau noir entra dans la portion de rame suivante, un second homme, d'environ une trentaine d'années, s'y trouvait déjà. Il semblait qu'il venait d'arriver.

Il avait pris place à l'une des assises au milieu du wagon, l'attitude décontractée. On pouvait déduire de sa vêtue soignée des revenus importants – de toute évidence il gagnait très bien sa vie.

Notre inconnu en noir s'installa en face de lui, et l'observa en silence.

« Il y a un problème ? fit l'homme de la trentaine.

- Aucun problème semble-t-il, Tom, dit alors posément l'homme au manteau. Comment allez-vous ? »

Le nouveau venu tiqua, puis se fendit en un sourire amusé.

« Vous êtes devin ? s'esclaffa-t-il.

- Car vous êtes bien Thomas, répliqua l'homme aussi calmement. »

Le dénommé Thomas jeta un bref coup d'œil alentour. Ils étaient seuls dans cette portion du convoi.

« OK, fit-il, qu'est-ce que vous me voulez ?

- Discuter un peu. Vous jouez aux échecs ? »

Tom eut un petit rire.

« Je ne suis pas trop échecs, répliqua-t-il. Je suis plutôt...plutôt battant, si vous voyez ce que je veux dire.

- Je vois très bien, fit l'inconnu d'un ton affable. C'est pourquoi je vous ai apporté un jeu de cartes. Le trajet va durer un peu, sur cette ligne, aussi il fait bon se détendre un peu. Vous voulez bien jouer avec moi ?

- Attendez, protesta l'autre alors que l'inconnu fouillait dans l'une des poches de son manteau, vous êtes qui d'abord ?

- Ce sont des cartes un peu spéciales, continua l'homme en posant un petit bloc de feuillets de la taille d'une boîte d'allumettes sur la table entre eux. J'aimerais bien que vous les regardiez attentivement... (Tom le dévisagea comme regardant un fou) et que vous me disiez ce que vous voyez. Vous êtes prêt ? »

\*

Le train avait repris sa course folle à travers les paysages désolés.

L'homme au manteau noir prit entre trois doigts quatre cartes du paquet retourné, et le posa à côté sur la table.

« Celles-ci, dit-il, je vous en fait cadeau. Si vous me parliez un peu de votre jeunesse ? »

Tom, l'observant, répliqua :

« Quoi, vous aimez qu'on vous raconte des histoires ? »

- Ne me racontez pas d'histoires, répondit l'inconnu. Racontez moi juste la vôtre. Vous avez eu une enfance difficile ?

- Pas que je sache, non. Je n'ai manqué de rien dans ma vie ; une mère chirurgienne, un père homme d'affaires, j'ai pour ainsi dire vécu dans le luxe. École privée, cours de piano à domicile dans ma chambre de trente mètres carrés, voyage au tour du monde à chaque vacances...quel enfant a ce type de vie à cinq ans ?

- Vous êtes un privilégié, dit l'homme en noir. »

Tom eut un rictus.

« Mmh, fit-il. C'est une question ou vous me l'affirmez ?

- À vous de me le dire.

- Je suis riche, descendant d'une famille riche, ça fait de moi un privilégié ? »

Il haussa les épaules.

« Peut-être, dit-il. Bon, qu'est-ce qu'on fait avec vos cartes ?

- Un homme comme vous, continua l'inconnu d'un ton neutre, qui n'a manqué de rien, ne peut être qu'un homme heureux ?

- L'argent ne fait pas le bonheur vous savez. »

L'homme en noir s'adossa en posant sur Tom un regard appuyé.

« Vous y croyez ? demanda-t-il.

- Bien sûr que non, répliqua Tom avec un léger sourire. »

L'inconnu le considéra un instant, hochant légèrement la tête. Main ouverte, il indiqua le paquet de cartes retournées.

« Puis-je vous demander de choisir une carte ?

- Vous ne les avez même pas battues.

- Discours du battant, répliqua notre inconnu. Ce n'est pas un tour de magie. »

Après une brève hésitation, Tom avança le bras et saisit la première carte du paquet. Un reflet doré scintilla à son poignet.

« Très jolie montre, commenta l'homme au manteau.

- Elle est en or, précisa Tom, lancé. J'ai toujours aimé les belles choses. Et entre nous, je n'ai jamais eu à m'en priver. J'ai eu ma première voiture avant d'avoir mon permis, je n'étais même pas majeur. J'aimais les femmes, je vivais ma jeunesse à fond, la vie m'appartenait.

- Elle ne vous appartient plus ?

- Je suis devenu père, actionnaire, un homme marié ayant diverses responsabilités...vous savez ce que c'est.

- C'est vous qui racontez. Pas moi. »

Tom considéra l'inconnu avec un froncement de sourcils un rien amusé.

« Je vous ai vexé ?

- Continuez votre histoire, enjoint ce dernier du même ton convenant. Elle est passionnante.

- C'est l'histoire de ma vie, rétorqua Tom d'un ton fier.

- Je l'entends bien, continuez s'il vous plaît. »

Le trentenaire riche posa les yeux sur la carte qu'il avait en main.

« C'est un as.

- Que voyez vous ?

- Je me vois moi.

- L'as des as, fit l'inconnu avec un sourire à peine perceptible. »

Tom, semblant se demander si son interlocuteur se moquait de lui, posa lentement la carte sur la table, près du paquet et des quatre premières. Il continua, presque nostalgique :

« J'ai toujours voulu plus. Je ne me suis jamais contenté de ce que j'avais. Au bout d'un moment même ma femme ne me contentait pas.

- L'effet pervers du pouvoir ?

- Sans doute.

- Et vos enfants ? »

Tom tiqua.

« Les enfants ? répéta-t-il l'air mal à l'aise.

- Oui les vôtres.

- D'accord, mais que voulez-vous savoir ?

- Votre relation, l'image que vous leur renvoyez.

- Je m'occupe très bien d'eux. Disons. Le peu que je les vois. Je voyage souvent, comme mon père avant moi et son père avant lui. Les affaires, les négociations, le pétrole les...billets. »

L'homme riche avait à présent la mine renfrognée.

« Pourquoi cet air désemparé, s'enquit l'inconnu.

- Je ne sais pas, répondit l'autre avec un soupir. Je ne vois peut-être pas assez ma fille.

- Donc vous avez une fille ?

- Oui, j'ai une petite fille. Elle est d'une beauté sans égal. D'une douceur comme les alizés d'automne.

- Vous l'aimez beaucoup.

- J'aime beaucoup les enfants mais ma fille croyez moi, est une exception. Elle tient de moi. »

L'homme au manteau sourit brièvement.

« Pensez vous être un bon père ? demanda-t-il de sa voix calme.

- Je le suis. Du moins j'essaie de l'être pour ma fille. Vous savez, j'aime tous les enfants, surtout les petites filles, je les trouve parfaites.

- Cette innocence vous parle.

- J'aime leur imprudence déroutante.

- Leur imprudence. C'est à dire ? »

Le regard de Tom s'arrêta vers un point quelque part dans un coin du wagon.

« Elles ne se méfient pas de moi, dit-il.

- Elles devraient ? »

Le trentenaire, sans lever les yeux, esquissa une expression amusée.

## Chapitre III

L'homme au manteau noir referma derrière lui la porte métallique qu'il avait franchi quelques instants plus tôt. Faisant quelques pas dans le couloir du wagon il releva la tête : une enfant se tenait debout quelques mètres plus loin.

L'inconnu s'assit. L'enfant s'approcha de lui.

« Bonjour, dit-elle.

- Bonjour, répondit l'homme. »

Elle prit place sur la banquette juste en face.

« Il n'y a personne dans ce train, dit-elle.

- Je suis là, moi, répondit notre inconnu. Il est tard.

Que fais-tu donc ici toute seule, à cette heure ?

- Je rentre à la maison. »

L'homme hocha doucement la tête de son air sérieux.

Il se leva pour accéder au porte bagages, ouvrit le tiroir, en sortit quelques feuilles blanches et un paquet de crayons de couleur, qu'il posa sur la table en se rasseyant. L'enfant ouvrit grand les yeux.

« C'est pour moi ? demanda-t-elle. »

L'homme en noir ne répondit pas tout de suite.

Prenant l'une des feuilles entre ses mains, il se mit à la plier en deux, puis en quatre. Puis encore et encore.

« Un avion, dit la petite fille. Non un bateau ! »

L'inconnu fit non de la tête avec un regard bienveillant. Il acheva l'origami en quelques secondes, puis l'offrit à l'enfant.

« Un oiseau...dit alors celle-ci en prenant le pliage avec un grand sourire. »

Puis son regard se fit sérieux.

« Vous savez si je vais dans la bonne direction ?

- D'où viens-tu ? demanda-t-il. Tu t'es perdue ?

- Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas.

- De quoi te rappelles tu ? »

La petite fille posa les mains sur le bord de la table qui était entre eux, l'oiseau en papier entre ses paumes.

« J'aime bien les oiseaux, dit-elle. Mais de temps en temps le chat en ramène à la maison...on n'arrête pas de lui dire que ce n'est pas bien. Maman dit que c'est normal. Mais moi j'ai essayé de lui faire comprendre que s'il chassait les souris, ce serait un chat exemplaire. Sauf qu'on a pas de souris à la maison. »

L'inconnu l'écoutait en silence.

« Ça mange quoi une souris ? demanda l'enfant.

- De la farine. Si tu as un grenier avec des sacs de céréales et que ta ville possède des égouts, il se peut que tu en voies passer pour se faufiler, faire des trous dans les sacs.

- On n'a pas de grenier. J'habite dans un appartement. »

Elle esquissa une petite grimace.

« J'ai essayé d'en faire venir avec du fromage. Je me disais bien qu'il ne faut pas croire tout ce que disent les dessins animés. J'ai une copine qui habite pas loin, elle elle a un chien.

- Tu as beaucoup de camarades qui habitent pas loin ?
- Quatre ou cinq. A l'école ils sont plutôt gentils avec moi, mais maman dit que si j'ai une foule de copines, un jour je me rendrai compte que seules deux ou trois sont des vraies amies. La maîtresse aussi est géniale.
- Tu l'aimes bien ton école.
- On apprend plein de trucs bien. J'ai appris une poésie. Vous voulez que je vous la dise ?
- Eh bien...oui pourquoi pas. J'écouterai avec plaisir. »

L'inconnu considéra l'insouciance de la petite fille. La voix de l'enfant, comme couvrant le ronronnement du convoi qui les berçait au rythme de sa course rapide, s'éleva dans le wagon. Elle récita :

*« Si tu veux nous ferons notre maison si belle,  
Que nous y resterons les étés et l'hiver !  
Nous verrons alentour fluer l'eau qui dégèle,  
Et les arbres jaunis y redevenir verts.  
Les jours harmonieux et les saisons heureuses  
Passeront sur le bord lumineux du chemin,  
Comme de beaux enfants dont les bandes rieuses  
S'enlacent en jouant et se tiennent les mains. »*

L'inconnu sembla frissonner, regardant l'enfant qui énonçait le poème d'une voix limpide. A l'extérieur, on devinait des montagnes, des plaines, une verdure plongée dans la nuit glacée, défilant à toute vitesse par

les vitres du train qui avaient commencé à s'embuer.

*« Un rosier montera devant notre fenêtre  
Pour baptiser le jour de rosée et d'odeur ;  
Les dociles troupeaux, qu'un enfant mène paître,  
Répondront sur les champs leur paisible candeur.  
Le frivole soleil et la lune pensive  
Qui s'enroulent au tronc lisse des peupliers  
Refléteront en nous leur âme lasse ou vive  
Selon les clairs midis et les soirs familiers. »*

« Vous avez aimé ? demanda la petite fille. Je n'ai pas encore appris la suite.

- Je... »

L'homme en noir écarquilla des yeux humides, comme semblant émerger d'un rêve. Puis il dit doucement :

« C'était très bien. Tu le dis très bien. »

Il retira une de ses mains des poches de son manteau et la posa sur le paquet de crayons, qu'il déplaça vers l'enfant en le faisant glisser sur la table.

« C'est pour toi, dit-il. Je vais m'absenter un instant, j'ai à faire. Je vais revenir. C'était un très beau poème, merci beaucoup. »

Puis il se leva.

\*

Lorsque l'homme en noir entra dans la portion de convoi suivante, Anna s'était installée côté fenêtre et avait le regard perdu à travers la grande vitre, les bras croisés. La lourde porte métallique claqua derrière lui. Elle tourna la tête dans sa direction.

« Il me semblait vous avoir vu partir de l'autre côté, fit-elle, légèrement perplexe alors que l'homme s'approchait.

- Est-ce que le temps a été long ? s'enquit l'inconnu en s'installant en face d'elle.

- Votre compagnie n'est pas désagréable, répliqua la femme. Mais je ne sais toujours pas qui vous êtes. »

L'homme posa sur la table une bouteille grise isotherme, en ôta la tasse en plastique qu'il posa, et se mit à dévisser le bouchon.

« Puis-je vous proposer une tasse de thé ? dit-il. Il est chaud. »

Anna jeta un coup d'œil à la vapeur argentée qui s'échappait du goulot.

« Je suppose que ça ne fait pas de mal, répondit-elle.

- Que non. »

Elle l'observa verser le liquide brûlant dans le petit récipient et revisser le bouchon, et ne bougea pas. Après un bref instant, il prit lui-même la tasse, renversa la tête en arrière et prit une gorgée avant de poser le récipient devant elle. Puis il enfouit de nouveau ses mains dans les poches de son manteau et

s'adossa à la banquette alors qu'elle portait enfin prudemment le thé à ses lèvres.

« Si vous me racontiez la suite ? proposa-t-il.

- Que voulez-vous savoir ?

- Après les cinq ans de la petite.

- Je n'ai peut-être pas envie d'en parler.

- C'est votre libre choix. »

L'inconnu reporta son attention par la vitre du wagon.

Anna prit une nouvelle gorgée de thé, puis posa la tasse sur la table sans la lâcher.

« Je suis un peu embrouillée, fit-elle.

- Essayez-donc de vous rappeler. »

La femme hocha la tête comme pour chasser une idée désagréable.

« Pourquoi vous faites ça ? demanda-t-elle. Me poser toutes ces questions. »

- Répondez-donc à vos propres questions, répliqua l'homme posément. »

## Chapitre IV

Le convoi avait fait halte au beau milieu d'une plaine. Lorsque le quatrième passager entra, l'homme en noir était déjà assis sur une banquette non loin.

Le nouveau venu était un homme très âgé, vêtu d'un costume gris, tout comme ses cheveux et sa barbe.

« Bienvenue, fit l'homme en noir. »

Le vieillard s'approcha.

« Drôle de nuit, vous ne trouvez pas ? fit-il. Puis-je prendre place ? »

L'homme au manteau indiqua le siège en face du sien.

« Je vous en prie, enjoint-il. »

Le vieillard s'assit et croisa les jambes, le dos droit. Seules les rides de son visage trahissaient son âge avancé, la maigreur de ses membres ne semblait quant à elle pas due à sa situation sociale.

« Comment était la route ? demanda l'homme au manteau.

- Longue. Pénible sur la fin.

- Vaine ?

- Je ne dirais pas ça. »

Notre inconnu croisa les doigts sur la table devant lui et, plissant légèrement les yeux, considéra le vieil homme avec attention.

« Vous êtes un homme fortuné.

- Qu'est-ce que la fortune ? fit le vieillard avec une apparente lassitude. Autrefois ce terme désignait une

puissance censée distribuer le bonheur et le malheur.  
La bonne fortune. L'infortune.

- Tout ceci sans règle apparente. »

Le vieillard hocha la tête en détournant brièvement le regard.

« Les gens de la classe sociale à laquelle j'appartiens passent leur temps à amasser les richesses de ce monde, dit-il alors. Pour l'entreposer dans des coffres forts. Des sommes qu'on n'aura jamais le temps de dépenser dans une existence, si longue et productive fut-elle. On naît avec un héritage qui nous porte, et un jour il ne faut pas décevoir, il faut reprendre le flambeau, et une foule de gens nous envie, gravitent autour pour nous empêcher de foncer dans le mur avec notre limousine neuve. »

L'homme en noir garda le silence.

« La seule consolation à cet égard est de se dire que nos enfants n'auront pas à souffrir la rudesse de cette vie, continua le vieil homme. Je n'ai pas toujours joué selon les règles. Je me suis souvent demandé si tous ces sacrifices en valaient la peine. »

Après un instant de silence, l'homme au manteau demanda :

« Avez-vous de bons souvenirs ?

- J'ai eu une épouse exemplaire. »

\*

« Vous m'intriguez, fit l'homme en noir en étalant cette fois le paquet de cartes sur la table face à Tom, parlez moi de vos parents.

- Je tire une seconde carte?

- Faites. »

Le trentenaire riche attrapa d'un des petits feuillets de carton.

« Joker, fit-il. Et maintenant je passe mon tour ?

- Qu'est-ce que cela vous inspire ? demanda l'inconnu sans relever la plaisanterie.

- Vous n'avez pas l'humour facile... Je...(Tom hésita) disons qu'elle m'inspire les mauvais choix.

- Je suis sûr que vous pouvez être plus explicite.

- Vous savez, je suis fils unique et ma mère m'aimait beaucoup, mon père lui, était un homme dur, un homme sans pitié. »

Tom fit nerveusement jouer la carte entre ses doigts.

« Il, mon père... je ne l'ai jamais compris. Un homme froid et distant avec moi. Il faisait pleurer ma mère.

Mais comme je vous l'ai dit, je ne manquais de rien.

- Peut être de sa présence, suggéra l'homme au manteau.

- Joker... répéta alors Tom en fixant des yeux la carte qu'il venait de tirer. »

L'homme en noir s'adossa au siège en le considérant posément.

« Pensez vous être un meilleur père ? demanda-t-il.

- J'aime ma fille, j'aime les enfants, je leur donne tout même si ils ne sont pas les miens.

- Êtes vous toujours en contact avec lui ? Ou avec votre mère ?

- J'ai hérité de son empire mais il est toujours vivant. Il est très malade, cancer du pancréas. Ma mère veille sur lui dans une de nos maisons de campagne.

- Cela vous affecte ?

- Je vous l'ai dit, je vais très bien et mon père m'a laissé un très beau cadeau ; sa fortune. Ce n'était pas un homme très généreux. Moi je partage ma richesse avec ceux qui sont dans le besoin. »

Le ronronnement ambiant du wagon s'intensifia, indiquant que le convoi venait passer à une vitesse supérieure.

« Tiens, voilà que tout s'accélère, commenta Tom.

- D'ailleurs, dit alors l'inconnu, où pensez-vous aller à cette allure ?

- Vous croyez qu'un homme aussi puissant que moi, s'esclaffa le trentenaire, pouvant acheter ce train en entier s'il le souhaite, ne sait pas où il va ? Restons sérieux.

- Vous auriez pu prendre un jet privé, éventuellement, dit l'inconnu affablement.

- Effectivement mais... je... »

Le regard de Tom se fit fuyant. L'homme en noir, inclinant légèrement la tête, ne le quitta pas des yeux.

« Vous recherchez quelqu'un ? dit-il.

- On peut rien vous cacher, à vous.
- Et, puis-je vous demander qui est cette personne ?
- Une jeune fille.
- Jeune comment ? »

Tom fronça les sourcils et posa la seconde carte sur la table. Il adopta une posture détendue et dit :

« Mais parlez moi de vous. On parle uniquement de moi depuis tout à l'heure mais je ne sais rien sur vous.

- Je travaille ici, répondit sobrement l'homme au manteau.

- Ah vous travaillez, rétorqua Tom d'un ton sarcastique, vos habits m'auraient dit le contraire.

- Les habits ne parlent pas.

- Peut-être mais ils en disent long.

- Vous croyez ?

- Je l'affirme, répliqua l'homme riche, défiant.

d'ailleurs vous faites quoi, vous travaillez ici depuis quand ?

- Je travaille ici depuis toujours. J'accompagne les voyageurs. »

Tom émit un petit rire.

« Je vois, fit-il, vous souhaitez vérifier mon titre de transport ?

- Non.

- Alors vous êtes un mendiant ou un écrivain, continua le trentenaire riche, sans se départir de son rictus. Je vous raconte ma vie et vous m'enregistrez contre mon

gré ! Attention, n'écorchez pas mon image. Et je réclame un pourcentage élevé. »

L'homme en noir resta de marbre.

« Après tout, reprit Tom, vous n'êtes pour moi qu'un autre mendiant.

- Et vous, répliqua l'inconnu, vous courez après l'argent. Après votre image, après le succès. Vous êtes esclave de tout ce qui brille.

- Dites ce que vous voulez, mendiant, lança alors Tom, visiblement vexé. Votre manteau est sale, vous m'avez l'air de ne pas manger à votre faim, vous faites grise mine. »

Il plongea la main dans la poche de son pantalon impeccable, la ressortit et tendit vers l'inconnu quelque chose qu'il tenait entre l'index et le majeur.

« Tenez, une pièce.

- En principe il m'en faudrait deux, dit alors l'homme en noir toujours calmement.

- Vous voyez que vous êtes dans le besoin. Allez, je vous en donne deux. »

Tom, jouant avec les deux pièces sur la table, fit mine de les donner, puis de les reprendre. L'homme en noir l'observait, sans l'ombre d'un mouvement d'humeur.

« Méritez-vous cet argent ? dit Tom, l'air amusé.

- Je ne mérite rien ; vous offrez, je prends, répondit notre inconnu avec un sourire léger. Vous n'offrez pas, je ne prends pas.

- Opportuniste? »

L'homme en noir fixa Tom dans les yeux.

« Ai-je touché une corde sensible ?

- Un homme comme vous ne peut m'atteindre, fit avec lassitude l'homme au manteau. »

Tom lui tendit les deux pièces.

« Et là ? »

L'inconnu hochait lentement la tête.

« Vous maîtrisez le mépris avec excellence.

- Dans ce cas, ma gentillesse retourne dans ma poche.

- Ça ne change rien.

- Ne vous fâchez pas, dit Tom d'un ton faussement conciliant.

- Vous êtes qui vous êtes. »

Le trentenaire leva le menton.

« Un homme riche ayant du cœur, déclama-t-il, et vous un pauvre mendiant. »

## Chapitre V

La petite fille, penchée sur ses feuilles blanches, crayons en main, leva les yeux vers l'homme en noir qui était revenu s'asseoir en face d'elle. Elle posa ses crayons, saisit à deux mains le dessin qu'elle venait de faire, puis le lui tendit.

« C'est le chat, dit-elle. Je me suis dit que vous aimeriez voir à quoi il ressemble. »

Prenant la feuille griffonnée, notre inconnu observa l'esquisse hérissée de rayures oranges.

« C'est un chat tigré ? demanda-t-il.

- Un angora, précisa l'enfant. »

L'homme sourit.

« Je peux le garder ? fit-il.

- Bien sûr, c'est pour vous. »

L'inconnu remercia poliment, plia le dessin en trois et le glissa dans une poche intérieure de son grand manteau.

« Il y a d'autres choses que tu aimerais dessiner ? demanda-t-il ensuite. »

La petite sembla réfléchir.

« La plupart des enfants dessinent leur famille, ajouta l'homme. Leur maison, leur école, leur classe.

- J'aimerais bien vous montrer ma maman, répondit alors l'enfant. Elle est très belle. Elle est courageuse aussi. Souvent fatiguée. Mais elle me console tout le temps quand j'ai peur.

- Il a des choses qui te font peur ? »

L'expression de la petite fille se fit morose alors qu'elle cherchait ses mots. L'homme l'observa.

« J'ai peur des monstres, dit-elle.

- Tu en as déjà vu ? »

L'enfant le regarda dans les yeux, semblant rassembler ses souvenirs.

« Je ne sais pas, dit-elle. Ça ressemble à quoi un monstre ? demanda-t-elle.

- Certains ont des griffes, répondit l'homme très sérieusement. Certains n'en n'ont pas. Certains ne font même pas peur au départ. C'est peut-être eux les pires.

- Il y avait ce...commença-t-elle. »

Elle se tut, baissa la tête, l'air chagrin.

« Tu peux le dessiner ? proposa alors doucement l'homme en noir. »

\*

« Il vous arrive souvent de prédéfinir ceux que vous ne connaissez pas ? avait demandé l'inconnu à Tom. Comment avoir du cœur si les jugements de valeur dominant dans votre façon de vous comporter avec les gens ? »

Ce dernier avait hésité, comme soudain pris de remords.

« Vous avez des regrets ? demanda alors l'homme au manteau.

- De vous avoir traité de mendiant ? fit Tom. Disons. Peut-être que j'ai été un peu rapide. Mon père m'a appris à me méfier des autres. Entre la méfiance et les jugements de valeur la distance est parfois mince. »

L'homme au manteau hocha lentement la tête.

« Il y a du bon en vous, dit-il. Comme...

- Comme ?

- Comme dans tout être mauvais.

- Je vous adore vous ! fit alors Tom, éclatant de rire. »

L'homme en noir haussa vaguement les épaules, imperturbable.

« Je ne dis que la vérité, dit-il.

- Je ne remets pas cela en question, acquiesça le trentenaire. Toute personne est bonne et mauvaise à la fois, et vous l'êtes tout autant que moi.

- Je suis pour ma part indivisible. »

Un silence s'installa entre les deux hommes. Tom regardait par la fenêtre, une main sous le menton.

« Qu'il est long et chiant ce voyage vous ne trouvez pas ? lança-t-il finalement. Surtout lorsqu'on est mal accompagné.

- Continuez de me parler de vous, dit alors l'homme au manteau. Vous êtes si intéressant. »

Tom sourit franchement. Il aimait être flatté, et l'idée d'être envié par l'homme en noir sembla lui cacher l'ironie manifeste de la remarque.

« Vous m'appréciez, dit-il, vous m'admirez !

- Vous m'intéressez Thomas.

- Au fait, je vous ai dit mon prénom ?

- Vous gesticulez beaucoup et votre prénom est gravé sur le bracelet de votre montre en or.

- Vous avez remarqué ma montre. Un mendiant comme vous serait tenté de la voler.

- Je me contenterai des deux pièces.

- Deux pièces plutôt qu'une montre qui en vaut dix-mille ? »

L'homme en noir eut un bref haussement de sourcils.

« Mon travail m'interdit de prendre plus, dit-il simplement.

- Je vais finir par croire que vous travaillez vraiment, fit Tom, suspicieux.

- Pourquoi ne pas continuer de me raconter votre histoire ? »

Le trentenaire eut un geste évasif.

« Si ça vous fait plaisir, lâcha-t-il. Que voulez vous savoir ?

- Parlez-moi donc de votre vie de couple.

- Bon, écoutez, je me suis marié à vingt-huit ans. Hélène, avocate. C'était un bon parti, comme je le suis également pour elle... enfin il n'y a vraiment rien à dire de spécial sur elle. Elle est la mère de ma fille et puis c'est tout.

- C'est tout ? »

Piqué, Tom dévisagea son interlocuteur.

« Vous avez des loisirs ? reprit l'homme en noir sur le ton de la discussion. Malgré tout.

- Quoi à la fin, vous êtes flic ?

- Quelle drôle d'idée. Bien sûr que non. »

\*

La vibration du train faisait onduler le contenu du récipient en petits cercles à peine nets.

Anna eut un froncement de sourcils, l'expression soudain douloureuse.

« Jade a disparu la veille de ses huit ans, dit-elle brusquement. »

L'homme au manteau tourna la tête vers elle.

« Disparu ? répéta-t-il.

- Ça faisait bientôt six ans que son père nous avait quitté. Peut-être que lui aurait su quoi faire.

- Qu'avez-vous fait ? »

Anna renifla, semblant réprimer un sanglot.

« A votre avis ? J'ai appelé à l'aide.

- Racontez-moi donc. »

Le petit récipient était bientôt vide. L'homme au manteau, sans quitter la femme de son regard calme, dévissa la bouteille thermos et lui versa une nouvelle tasse de thé.

« Merci, fit-elle. »

Elle en but un peu avec un frisson.

« J'avais pris un emploi de secrétaire médicale dans un cabinet à l'autre bout de la ville. De petites horaires, que quoi arrondir les fins de mois et m'occuper le temps que Jade était à l'école. Le jour où...(elle s'interrompt en fermant brièvement les yeux) Ce jour-là c'était un jeudi. J'étais allée la chercher à l'école en fin d'après midi, sauf que ce jour là j'avais du retard.

- Qu'est-ce qui vous a mis en retard ?

- Des problèmes de transport. Je n'ai jamais eu de voiture, en agglomération ce n'est pas le moyen de locomotion le plus sûr.

- Quelqu'un...avait mal fait son travail ? demanda doucement l'homme en noir.

- Non, un accident sur la ligne. Quand je suis arrivée devant l'école, les enfants étaient sortis depuis dix minutes. »

Anna posa le poing fermé sur ses lèvres.

« C'est donc cet après-midi-là qu'elle a disparu, dit calmement l'inconnu. Qu'avez-vous fait ensuite ?

- J'ai demandé aux parents autour, j'ai demandé aux enfants, personne ne l'avait vue. J'ai sonné à la loge de l'école, pour m'assurer qu'elle y avait bien passé la journée. Alors je me suis rendu à la police pour faire ma déposition. J'ai passé une soirée horrible, la pire de ma vie. Je m'en voulais tellement.

- Ce n'est pas votre faute.

- Le lendemain j'ai reçu un appel d'une responsable de l'école, qui voulait prendre des nouvelles de ma petite. Je lui ai dit qu'elle avait disparu. Un peu plus tard un des ses camarades de classe a raconté l'avoir vu monter dans une voiture blanche.

- Qu'on fait les policiers ?

- Les recherches ont débuté quand on a eu cet élément-là, cet à dire le lendemain. Je n'avais pas dormi. Je n'ai pas dormi le soir suivant non plus. Après deux semaines où ils disent avoir traqué le moindre indice, avoir même cherché dans la nature, mon avis de recherche avec la photo de Jade a rejoint les autres punaisés dans le commissariat de la ville. Des voitures blanches, il y en a plein. On avait démarré l'enquête avec les mains liés dans le dos. On n'avait quasiment rien. Et moi en fait, je n'avais plus rien du tout. »

Une larme coula le long de la joue d'Anna, dont le regard était devenu fixe.

« Je suis sincèrement désolé, dit alors l'inconnu très sérieusement.

- Vous n'y étiez pas.

- Non en effet. Mais je vous prie de croire à ma sympathie. Cette vie est parfois bien lourde à porter. »

La femme s'épongea la joue d'un revers de manche sans répondre.

## Chapitre VI

« Avez-vous connu vos parents ? s'enquit l'homme en noir.

- Ma mère est décédée quand j'avais vingt sept ans, répondit Anna. J'ai connu mon père trois semaines après la disparition de Jade. Un coup de téléphone qu'il m'a passé. J'ignore comment, il avait appris l'enlèvement de sa petite fille, et ça semblait pas mal l'affecter.

- Il y a eu un bon contact ?

- Je n'ai jamais pu le rencontrer. Il avait la voix d'un homme simple, sans doute quelqu'un de gentil dans le fond. Peut-être qu'il n'avait pas vraiment les mots mais son appel est sans doute la seule chose à peu près réconfortante que j'ai connu durant cet enfer. Il a dit qu'il avait essayé de me retrouver des années auparavant, mais que ma mère lui avait toujours défendu de me voir. »

Le regard de l'homme se fit interrogateur.

« En fait, expliqua Anna, j'ai de vagues souvenirs, de l'époque où j'avais à peine l'âge d'en avoir. Il m'a raconté que lorsqu'il est sorti de prison – condamné pour un braquage qui a mal tourné, j'avais déjà vingt ans. Il a dit qu'il a eu honte de se présenter après toutes ses années d'absence, avec son passé si difficile à avouer. Je l'ai remercié. Il semblait maladroit, j'aurais eu besoin de lui.

- Aurait ?

- Il a dû penser que le mieux qu'il avait à m'apporter c'était de l'argent. Peut-être qu'il a cru devoir faire tout ce qu'il savait faire, parce lorsque je l'ai rappelé deux semaines plus tard, j'ai appris qu'il avait été à nouveau condamné pour récidive. Ou peut-être que c'était juste un brigand qui ne changera jamais. Je ne sais pas.

- S'il a dit avoir eu honte, c'était peut-être vrai, dit alors l'inconnu d'un ton apaisant. Surmonter cette honte et prendre le risque de tout perdre...c'est ce qu'il a fait. Le bien et le mal sont des notions floues pour bien des gens.

- Je ne suis pas allé le voir, avoua Anna d'une voix sans timbre. Je n'étais pas en état pour des problèmes de plus. Il vous reste du thé ?

- Bien sûr. »

L'homme au manteau ouvrit à nouveau la bouteille isotherme posée sur la table et en servit à la femme.

« Comment avez-vous vécu la suite ? demanda-t-il doucement.

- C'est étrange.

- Quoi donc ?

- J'ai comme...des trous de mémoire. Je sais à peine comment je suis arrivée ici.

- Nous nous sommes rencontrés à la gare. »

Anna hocha lentement la tête.

« Oui, mais, avant la gare ? Je vous l'ai dit, je n'habite pas Brottför.

- La gare de Brottför est un pôle important, dit l'homme. C'est aussi l'endroit où certaines curiosités se manifestent. Allons-y pas à pas, voulez-vous ? »

Son ton était encourageant, chaleureux. La femme se laissa convaincre. Elle raconta :

« Les cinq premières semaines, j'ai reçu des coups de fil de parents d'élèves que j'avais pu rencontrer devant d'école, les jours où il faisait encore beau vivre. Certains se rappelaient bien de ce jour où on a fêté l'anniversaire de Jade avec ses camarades de classe. On m'a envoyé des cartes de vœux de rétablissement. Mais j'avais l'impression que tout le monde était tellement optimiste – comment voulaient-ils que je le sois, moi ? »

L'homme en noir, compréhensif, continua de l'écouter en silence.

« L'anniversaire de Jade, poursuivit Anne, l'anniversaire de ses huit ans est arrivé deux mois après. Il y a eu un événement commémoratif à l'école. On m'a invité, demandé de faire un discours. On essayait de me convaincre que cela pourrait faire passer mon chagrin, de le passer avec d'autres et d'accepter de recevoir des démonstrations de compassion.

- Et finalement ?

- Je ne sais pas comment ça s'est passé, je n'y ai jamais été. Pour moi tout ça c'était de la mascarade. Où étaient tous ces gens lorsque ma fille est montée dans la voiture d'un parfait inconnu ? Il n'y a eu personne dans ces dix minutes pour l'empêcher de se jeter dans la gueule de je ne sais quel loup. Je crois que le pire est de ne pas savoir. »

Puis avec colère :

« Ne pas savoir si elle est morte ou vivante – vous savez ce qu'on raconte sur les enfants qui ont été enlevés ? Vous savez ce qu'on peut leur faire subir ? Il y a plusieurs affaires, comme ça, qui ont été élucidées des années après, lorsque c'était trop tard. Quel parent peut attendre comme ça des années ? »

L'homme garda le silence. Il sembla que le calme qui émanait de lui suffisait.

« Un mois encore est passé, poursuivit Anna d'une voix sans timbre. J'avais déserté mon emploi. Je n'arrivais plus à me concentrer, je faisais n'importe quoi, en pleine journée les caractères de l'écran de mon ordinateur de bureau dansaient devant mes yeux. Après tout j'avais pris ce travail pour subvenir aux besoins de ma fille, ça ne rimait plus à rien maintenant. Ce n'est même pas la vocation que j'avais choisie au départ.

- Je comprends, fit notre inconnu. »

La femme se tut, prostrée, les deux mains autour du petit récipient en plastique comme pour se réchauffer.

Elle s'abîma dans la contemplation des vibrations qui agitaient la surface du liquide brun. Son expression souffrante sembla se détendre quelque peu.

« Je crois que je me rappelle, fit-elle.

- Que faites-vous dans ce train, Anna ? demanda posément l'homme. »

Il y eut un bref silence, durant lequel on n'entendait que le doux ronronnement du convoi lancé à vive allure. Dehors, les premières lueurs de l'aurore commençaient à poindre, teintant l'espace de couleurs rosées.

« La sensation de perte est rapidement devenue insupportable, dit lentement Anna, les yeux toujours fixés sur le thé. J'ai cessé de m'alimenter. On m'a prescrit des anxiolytiques. Des anti-dépresseurs, des somnifères. Comme si ce cocktail de molécules chimiques pouvait me ramener ma fille. Mais quand je dormais, j'oubliais tout. Alors je me suis mis à dormir beaucoup. »

L'homme plissa imperceptiblement les yeux sans la quitter du regard.

« Et un jour je me suis dit...commença la femme.

- Oui... ? encouragea l'homme.

- Je me suis dit que si ces médicaments ne pouvaient pas me ramener ma fille, au moins peut-être pourraient-ils me ramener à elle. »

## Chapitre VII

« Les dernières choses dont je me rappelle, raconta le vieil homme, c'est mon épouse qui m'a entouré d'attentions lorsque la maladie m'a enfin empêché de courir d'un avion à l'autre. J'ai compris qu'elle n'était pas en train de me remercier pour toutes ces années. Elle était juste en train de me témoigner son affection de toujours, ce qu'on s'était promis devant maire quand on étaient plus jeunes.

- Votre maladie, finalement, conclut l'homme en noir. Vous pensez que ça a été une bonne chose ?

- Physiquement je souffrais, cela est sûr, répondit le vieillard sans emphase. Mais on dirait qu'il nous faut ces coups durs pour se rendre compte de ce qui importe vraiment dans une vie. Prendre le temps. Je ne l'ai peut-être pas assez fait. J'ai toujours été perfectionniste, soucieux de ma réussite, de ma compétence à diriger tous ces gens. »

Il esquissa un sourire triste.

« On devrait passer plus de temps les uns avec les autres, dit-il. Il y aurait sans doute moins d'inconnus dans le monde, si chaque fois qu'on se croisait on se souhaitait au moins le bonjour. Nos proches, je pense bien que par dessus toutes ces liasses de papier imprimé, je pense bien que c'est ce qui compte le plus au monde.

- Vous pensez, répéta calmement l'homme au manteau, que le monde serait plus beau sans ces liasses de papier ?

- Sans doute, oui. On les a fait entrer dans notre mode de vie pour nous aider à gérer les choses, et peu à peu on en est devenus esclaves. »

L'inconnu au manteau hocha lentement la tête, le front soucieux. Le vieillard reprit :

« C'est un peu comme la technologie. Tenez, je possède un petit appareil dont je ne connais pas le quart des fonctionnalités. Nos enfants sont nés avec. Nous non. Vous savez, un jour je passais la nuit dans un hôtel, j'avais une réunion le lendemain très tôt et j'avais tout préparé. J'avais fini mon travail pour la soirée, de quoi souffler un peu pour une fois. Je me suis étendu sur le canapé de la suite et j'ai sorti mon téléphone qui venait de m'envoyer une notification. Ce n'était pas un mail de mon travail, pas non plus un appel de mon épouse.

- Qu'est-ce que c'était ?

- C'était une des fonctionnalités du système informatique, répondit l'homme au costume, qui me proposait de me raconter une blague. »

L'homme en noir eut un bref et léger sourire.

« Elle était drôle ? demanda-t-il. La blague.

- C'est l'histoire d'un citron jaune qui fait un hold-up, récita le vieil homme d'un ton très sérieux. Il clame : faites vite ! Je suis pressé. »

Le silence suivit, avec le ronronnement du convoi toujours dans sa course. L'homme au costume gris regarda pensivement par la vitre.

« J'ai ri à cette blague, dit-il. Et juste après je me suis senti comme le plus seul des hommes.

- Mais vous avez une famille. Votre épouse était aimante, m'avez-vous dit. Autour de vous, y avait-il d'autres membres de votre famille ?

- J'ai eu un fils ambitieux, sans doute comme je l'étais à son âge. Un seul. Il est déconseillé pour les gens riches d'en avoir plusieurs. Pas par manque de ressources, non. Parce qu'ils risquent de se déchirer pour l'héritage. »

Le vieil homme tourna à nouveau la tête vers l'homme au manteau.

« Il s'est marié peu avant que je tombe malade, poursuivit-il. Il a toujours aimé la pleine exposition, faire étalage de notre fortune. La richesse nous rend un peu fou quand on est jeune, ne pensez-vous pas ? J'ai vu les photos, il y a même eu un article sur le sujet dans la presse locale. La robe de la mariée devait quasiment être faite en billets de banque. »

Il ajouta, acerbe :

« Elle aurait peut-être dû se marier en noir comme le pétrole. »

\*

L'homme au manteau était revenu dans la portion de convoi où se trouvait l'enfant. Assis en face d'elle, il la regardait dessiner, pensif, les mains enfoncées dans les poches.

« Je vois que tu as eu le temps d'en faire plusieurs, commenta-t-il d'un ton bienveillant.

- J'ai fait mon école, répondit la petite sans cesser de s'appliquer. Et là je fais ma maman.

- Elle te manque ? »

La petite hochait la tête sans dire un mot.

« Et celui-là ? »

Il désignait une feuille dissimulée sous les autres.

« Non, celui-là il fait trop peur. »

L'homme en noir l'observa un instant.

« Tu as quitté la maison ? Tu te rappelles comment ça s'est passé ?

- J'ai quitté la maison le matin, avec maman qui m'a emmenée à l'école.

- A la fin de la journée. Que s'est-il passé ? »

La petite fille posa son crayon. Elle réfléchit un instant avant de répondre.

« C'est difficile, dit-elle.

- Je sais. Essaies de te rappeler. »

Le regard de l'enfant se perdit au loin. Puis devint soudain fixe.

- Je suis sortie de l'école, dit elle lentement. J'avais hâte de rentrer, j'étais fatiguée et j'avais faim. Sauf

que maman n'était pas là comme d'habitude. D'habitude elle m'attend juste devant les grilles.

- Qu'est-ce que tu as fait ?

- J'ai attendu. Mes copains et mes copines commençaient à partir. »

L'homme l'encouragea.

« Alors ensuite ?

- Un monsieur bien habillé est venu vers moi. Il avait l'air gentil. »

Comme ayant soudain très froid, elle croisa les bras, frissonnant.

« Il a dit qu'il connaissait ma maman, continua-t-elle aussi lentement, et qu'elle l'avait chargé de me ramener, parce qu'elle avait trop à faire au travail. Il a dit qu'il allait me déposer devant la maison pour que je puisse l'attendre. Et que quand elle rentrerait ça lui ferait plaisir.

- Il a dit qu'il lui rendait service ?

- Oui. Il avait l'air gentil, répéta-t-elle. Alors je l'ai suivi. »

Le front de la jeune enfant se plissa légèrement, et elle eut une expression de dégoût.

« Que s'est-t-il passé ensuite ? demanda l'homme au manteau, doucement.

- Il avait une grande voiture. Je suis montée devant à côté de lui, il m'a dit d'attacher ma ceinture.

- Tu l'as attachée ? »

Elle fit oui de la tête. L'homme ne la quittait pas de son attention consolante.

« Et ensuite ? dit-il. »

La petite fille ne répondit pas.

« Est-ce qu'il t'a... demandé le chemin ? suggéra l'homme en noir.

- Il a dit qu'il connaissait le chemin. Je n'ai jamais fait le trajet en voiture, il a dit que c'est pour ça que je ne reconnaissais pas les rues qu'il a prises. Puis j'ai vu un panneau et j'ai lu qu'on quittait la ville. Alors je lui ai demandé s'il connaissait vraiment le chemin, mais il n'a pas répondu. C'est là que j'ai commencé à avoir peur. »

Elle se tut à nouveau. Se rappeler de cela semblait manifestement éprouvant. Mais l'homme insista calmement :

« Que s'est-il passé ensuite ?

- Je ne me rappelle pas très bien. Je crois qu'à un moment j'ai essayé de crier. Alors il a... »

Notre inconnu plissa légèrement les yeux. Ceux de la petite commençaient à s'embuer de larmes.

« Qu'est-ce qu'il a fait ?

- Il a mis un mouchoir humide sur ma bouche parce que je me débattais. Ça donnait mal à la tête. Ça s'est mis à tourner. Après (elle fronça les sourcils d'effort) après je ne me rappelle plus. »

L'homme en noir tendit la main, et du bout des doigts, fit glisser le dessin qui se trouvait sous les autres, le tournant vers lui.

« C'est ton monstre ? »

La petite acquiesça de la tête.

L'esquisse représentait une forme masculine de dos, qui prenait toute la hauteur de la page. Une veste, un pantalon. Des mains grossièrement griffonnées. Et à l'un des poignets, un petit détail au crayon jaune.

\*

Tom se réveilla en sursaut. L'homme au manteau, assis juste en face, le regardait.

« Un cauchemar ? demanda-t-il. Vous êtes en sueur. »

Tom ne répondit pas de suite. Il jeta des coups d'œil furtifs autour de lui puis regarda sa montre.

- Quelle heure est-il ? marmonna-t-il en tapotant nerveusement le cadran, constatant que le bijou ne fonctionnait plus. Vous m'observiez ?

- Je n'ai pas de montre, répondit simplement notre inconnu. Lorsque je suis revenu, vous dormiez.

- N'y a-t-il pas moyen de savoir l'heure ?! s'emporta Tom. Et vous ? Où étiez-vous ?

- Dans le wagon d'à côté, avec un autre passager. »

Tom se leva et se dirigea vers la porte avant de la voiture, celle qui se trouvait quelques mètres derrière son siège. La jambe gauche se défit sous son pas, sous

le regard observateur de l'homme en noir. Avec une grimace rageuse et un juron, le trentenaire franchit les dernier mètres, ouvrit le panneau et balaya du regard le wagon vide.

« Il n'y a personne ici ! protesta-t-il. »

Il se tourna vers l'homme assis.

« Vous dites que vous étiez avec un autre passager mais il n'y a personne ! répéta-t-il. Je suis le seul ici.

- Vous n'êtes pas seul, je suis là.

- Je...commença Tom, menaçant.

- Vous ? fit calmement l'homme au manteau. Vous ne pensez pas que le train aie pu s'arrêter durant votre sommeil ? Des passagers ont pu descendre. »

La remarque semblait si évidente que le trentenaire en oublia sa colère.

« Bon...fit-il. Effectivement.

- Reprenez vos esprit. Parlez-moi de vous. De votre fille, de votre femme ? »

Le riche s'approcha en boitant, et se rassit.

« Un souci ? s'enquit l'homme en noir avec un mouvement du menton vers la jambe de l'autre.

- Vous voulez que je vous raconte ça aussi, pas vrai ? rétorqua Tom en grinçant des dents. J'ai eu un petit accrochage, rien de bien méchant. »

Le trentenaire respirait bruyamment, comme s'il venait de faire un marathon.

« Vous devriez vous calmer, suggéra l'homme au manteau.

- J'ai tellement de colère au fond de moi, sembla s'excuser Tom, suffocant.

- D'où vient cette colère ? Vous qui aviez l'air si sûr de vous. Où est passée votre force de conviction ? »

Le riche jeta à l'inconnu un regard noir.

« Vous ne savez rien.

- Alors dites-moi tout. Où en êtes-vous ?

- Hélène est tombée enceinte et ce fut une bénédiction. J'avais trente ans, j'allais être père et j'imaginai déjà ma petite fille m'appeler papa.

- Et si l'enfant avait été un garçon ?

- Il ne pouvait pas en être autrement, dit simplement Tom, la mine renfrognée. Émilie est née et a fait de moi un homme heureux.

- Être père ça change une vie, acquiesça l'homme au manteau. Je le sais bien que je ne l'aie jamais été.

- Qu'auriez-vous à offrir de toute façon...deux pièces ? »

L'homme en noir ne sembla pas apprécier cette réflexion moqueuse. Malgré tout il conserva son calme.

« Qu'en savez-vous? demanda-t-il simplement.

- Oui, oui je sais je suis...méprisant ? »

Tom passa une main sur sa chevelure gominée puis continua :

« Émilie a été élevée dans le bonheur. Hélène avait arrêté son activité d'avocate pour être mère à plein temps et moi je gérais mes actions à distance. Quoi

qu'on en dise, j'ai pu être très présent pour ma fille. La nuit, Émilie dormait dans mes bras. Nous étions très fusionnels.

- Et votre femme ?

- Quoi, ma femme ? Émilie était tellement plus belle qu'Hélène.

- Je vous demande pardon ?

- Hélène avait la trentaine mais n'avait plus l'allure de la jeune fille qui m'attirait autrefois chez elle.

- C'est une mère. C'est votre femme.

- Et c'est aussi...

- Aussi... ?

- ...une grosse vache. »

Tom éclata de rire. L'homme en noir eut un bref froncement de sourcils.

« Vous n'avez honte de rien, dit-il.

- Honte ? répéta le trentenaire, son sourire s'effaçant à peine. Parce que ma femme a grossi depuis qu'elle est mère ? Je la remercierai toujours pour m'avoir fait ce magnifique bébé mais pour le reste, elle appartient au passé ! Quoi qu'il en soit, elle avait le lit conjugal pour elle seule. Moi je dormais avec ma fille.

- Nous parlons bien d'une enfant Thomas, dit alors l'homme en noir d'un ton sec. Qu'elle âge avait-elle au juste ?

- Six ans. Mon enfant, j'en fais ce que je veux. Elle représente ma réussite, ma richesse. Vous voyez que le

matériel n'est pas seul seul objet de mon attention.  
J'ai du cœur.

- Je dirais plutôt que vous flirtez avec le dégoût. »

Tom haussa les sourcils.

« Vous êtes finalement de ceux qui jugent ? fit-il.

- Moi je ne juge pas, répliqua l'inconnu. J'écoute.

- Vous ne pouvez pas comprendre. La douceur de sa peau, son odeur, la finesse de ses cheveux...tout ça était parfait.

- Était ?

- Hélène a fini par se méfier de moi. De notre relation, avec Émilie. Comme vous, elle ne comprenait rien. Émilie et moi on s'aimait et elle en était jalouse.

- On parle bien, répéta lentement l'homme au manteau, d'une enfant de six ans ?

- Depuis quand y a-t-il un âge pour aimer ? Cet amour était réciproque ! Qu'y a-t-il de mal ? L'amour est-il proscrit ? »

L'inconnu dévisagea l'homme riche en silence.

« Quoi ? fit ce dernier. Vous allez quitter le wagon ? Laissez-moi rire ! Vous avez peur de moi maintenant ?

- Qu'est devenue Hélène, demanda alors son interlocuteur.

- Elle est partie cette grosse vache.

- Vous vous sentez obligé de l'insulter ?

- Elle m'a enlevé mon enfant. »

Tom se mit à regarder par la fenêtre, l'air presque mélancolique. Il dit alors :

« Mais il m'arrivait d'aller l'observer discrètement à la sortie de l'école. D'ailleurs, je me suis rendu compte que c'était un véritable jardin de petites très mignonnes...le paradis doit ressembler à ça.

- Vous y êtes loin, du paradis, Tom.

- Qu'est-ce que vous en savez, vous ? »

Le trentenaire regarda l'inconnu avec un rictus.

« Nous, les puissants, nous pouvons tout avoir. Y compris le paradis.

- Il y a des choses qui ne s'achètent pas, Tom.

- Dit-il avec son manteau noir crasseux ! »

Le trentenaire se moquait à présent ouvertement de son interlocuteur. Le mépris avait pris une ampleur pugnace et moins nuancée.

« Émilie venait me voir à la sortie, continua le riche. Je me garais toujours au même endroit, à l'abri des regards. Elle venait me voir et nous avons fait un pacte. Celui de ne rien dire à personne.

- Mais Hélène a fini par le savoir.

- Elle devait se douter qu'Émilie faisait un détour avant de rentrer. Notre résidence commune n'était pas très loin. D'ailleurs c'est pour ça qu'Hélène a préféré qu'elle aille là plutôt que dans un établissement privé. »

Tom semblait de nouveau pensif, et dépité.

« Et donc ? fit l'homme en noir.

- Elle a changé d'école. Je n'ai jamais pu la retrouver. Je ne sais même pas si elles sont restées dans la région. »

Il se tut.

« Qu'avez-vous fait, Tom ? demanda alors calmement l'homme au manteau.

- Que vouliez-vous que je fasse ? J'ai continué à me garer au même endroit, à la même heure. Au cas où. »  
Une lueur malsaine sembla s'allumer dans le regard du trentenaire.

« Et c'est là que je l'ai repérée. »

Il y eut un bref silence.

« Émilie ? fit l'homme en noir.

- Non...(Tom passa la langue sur ses lèvres) Une autre petite parfaite. Après tout j'avais perdu ma fille. »

Le front de l'homme au manteau se fit soucieux.

« Qu'avez-vous fait ? répéta-t-il.

- Je n'ai pas eu à la forcer, répondit alors le riche. Je lui ai simplement proposé de la raccompagner chez elle.

- Vous vous êtes...consolé en kidnappant une parfaite inconnue ?

- Œil pour œil, dent pour dent, répliqua le riche en haussant les épaules. Ça vaut aussi pour les inconnues. »

\*

Le regard de l'enfant semblait éteint. Elle avait replié ses jambes dans ses bras croisés sur la banquette du train, et fixait feuilles et crayons éparpillés sur la table sans les voir.

L'homme en noir savait bien ce qui était en train de se passer. Les souvenirs revenaient.

« Ce ne sera plus très long, dit-il doucement. Mais il faut que tu me racontes ce qui s'est passé ensuite. »

Elle leva les yeux vers lui.

« Je n'ai pas très envie d'en parler, dit-elle d'une petite voix.

- Je comprends. »

Les mains toujours enfouies dans les poches de son manteau, l'homme s'adossa à son siège et soupira.

« Lorsque je me suis réveillée, dit alors l'enfant, il faisait noir tout autour. J'étais couchée sur du carrelage...c'était froid. Il faisait froid. »

L'homme posa sur elle son regard soucieux.

« Je ne sais pas combien de temps je suis restée comme ça. J'arrivais à peine à bouger.

- Tu étais attachée ?

- Non. Mais je me sentais tellement faible.

- Le genre de produit qu'il t'a fait respirer a tendance à laisser des effets secondaires tardifs, c'est tout à fait logique.

- Dès que j'ai pu, je me suis mise à appeler à l'aide. Une porte s'est ouverte, en haut d'un escalier, avec de la lumière. Ça faisait mal aux yeux, mais j'ai compris

que j'étais dans une sorte de cave. Il y avait sa silhouette dans l'encadrement de la porte. »

L'homme au manteau hocha la tête, encourageant.

« Il est descendu, continua l'enfant. Il m'a mise debout, et j'ai crié. Alors il m'a secouée et m'a crié de me taire. J'avais mal partout...j'ai vomi sur ses chaussures.

- Qu'est-ce qu'il a fait ?

- Il n'a pas aimé ça. Il m'a aussitôt lâchée et est remonté. Il a refermé la porte, et je me suis à nouveau retrouvée dans le noir alors, je me suis mise à pleurer. »

Les yeux de l'enfant étaient à présent parfaitement secs.

« Il est revenu. Il est redescendu...j'ai vu qu'il avait changé de chaussures. Il m'a prise dans ses bras en me disant que tout irait bien. J'avais tellement peur. Il m'a demandé si j'avais faim. Il m'a promis de me remonter et de me donner à manger si je me taisais. Il me caressait les cheveux. »

Elle s'interrompit. L'homme dit alors :

« Tu as disparu un bout de temps. Que s'est-il passé durant tout ce temps ? »

Elle frissonna encore. L'expression de dégoût qu'elle avait eue quelques instants plus tôt revint sur son visage.

« Il voulait que je dorme avec lui. Alors moi je faisais semblant de dormir, pour m'enfuir dès que lui se

mettrait à ronfler. Quand il voulais me prendre dans ses bras je me débattais, alors il me giflait. »

Elle se tut encore. L'homme en noir écoutait patiemment, le regard extrêmement sérieux.

« Il m'a dit que j'étais sale. Alors il m'a emmené dans la salle de bain. Il voulait que j'enlève mes vêtements devant lui. Alors je lui ai dit qu'il faisait froid. »

La petite fille laissa soudain échapper un sanglot. Les paumes sur les yeux, elle se mit à pleurer longuement.

« Tu as fait la connaissance d'un monstre, fit l'homme en noir. Ils ne sont pas toujours facile à reconnaître. Mais quand on les connaît on ne se laisse plus prendre au piège. »

L'enfant renifla et sanglota à nouveau.

« Je sais que c'est difficile, continua l'homme. Et qu'à un moment tu as failli perdre espoir. »

Quelques minutes passèrent. L'homme baissa les yeux sur les dessins de l'enfant. Un monstre. Un chat tigré. Une école remplie de petits bonhommes sous un soleil jaune. Une femme avec une écharpe et un manteau brun.

« Un jour il a voulu qu'on mange à table, raconta l'enfant. D'habitude il m'enfermait dans une chambre sans fenêtre, qui sentait le renfermé, il m'apportait des sandwiches et me laissait seule. Mais cette fois-ci il a dit que c'était un jour spécial. Que c'était mon anniversaire.

- C'était le cas ?

- Mon anniversaire c'était le mois d'avant. Je lui ai dit que ma maman me manquait. Il m'a dit d'arrêter de me plaindre. Alors je lui ai demandé pourquoi il me faisait ça. Ça l'a fait rire. »

L'homme hocha la tête.

« Vous avez été à table ?

- Je me suis assise, il s'est assis à côté de moi, et il a commencé à manger. On était près de la porte d'entrée, j'ai vu des clés posées sur un meuble.

- Ensuite ?

- Alors j'ai pris ma fourchette et... »

La petite fille s'essuya les joues.

« Et je la lui ai plantée dans la cuisse. »

\*

« Ça fait un mal de chien, lâcha Tom d'un ton hargneux, une main sous la table du wagon.

- Un petit accrochage, donc, dit l'homme en noir d'un ton sarcastique.

- Une vraie traînée, cette gamine, répliqua le trentenaire.

- Les traînées, vous devez connaître. Cette petite en revanche vous ne la connaissiez pas.

- Qu'est-ce que ça peut faire ?! Elle s'est mise à courir de l'autre côté de la pièce. Elle croyait sans doute que j'étais assez stupide pour laisser les clés de la porte d'entrée dans les parages. »

Il partit d'un ricanement sans joie.

« C'étaient les clés de la cave, dit-il. De toute manière elle n'a pas eu le temps d'essayer. »

L'homme en noir l'observait.

« Votre réaction ?

- J'ai attrapé un tison de la cheminée de décoration. J'en avais marre d'elle, toujours à geindre.

- Vous l'avez frappée ?

- J'ai touché une canalisation. Qu'est-ce que c'est leste à cet âge... Un tuyau qui devait alimenter le chauffage à gaz. »

\*

« Un fluide est sorti du tuyau en sifflant, raconta l'enfant. Je ne savais pas quoi faire, il avait l'air complètement fou de rage. Il avait toujours la fourchette plantée dans la jambe. Il a encore essayé de me frapper avec sa barre de fer. À ce moment là tout est devenu tout blanc, très chaud. Il y a eu un grand bruit et j'ai été soufflée contre le mur. »

C'était comme si la petite redécouvrait sa propre histoire à mesure qu'elle racontait. Elle leva les yeux vers l'homme en noir.

« C'est fini, dit alors celui-ci d'un ton apaisant. Merci beaucoup. »

## Chapitre VIII

« Ça n'a pas marché, dit Anna. Les médicaments. L'homme en noir tourna la tête vers la femme, qui énonçait à présent son histoire d'une voix neutre. Seul son regard perdu trahissait sa redécouverte de ce qui l'avait amenée sur le quai d'une gare où était autrefois affilié son compagnon, avant qu'il ne parte un jour à bord d'un train.

« Et donc, demanda doucement l'homme en noir.

- Vous connaissez la suite. N'est-ce pas ? »

Le convoi avait commencé à ralentir.

Des montagnes apparaissaient au loin, dans la pénombre diminuant.

« Il est temps, fit l'homme en noir en se levant. »

\*

Anna l'imita.

« Et lui ? demanda-t-elle. Je vais le retrouver ? Mon compagnon.

- Cela ne fait aucun doute, répondit l'homme.

- Vous pensez qu'il va être content de me voir ? Après tout ce temps. Après ce qui s'est passé.»

Elle semblait anxieuse.

« J'aurais peut-être dû revoir mon père, ajouta-t-elle d'un ton chagrin. »

Le train ralentit encore, puis s'arrêta dans ce qui semblait être une gare rosée par premières lueurs de l'aube.

« Le temps et les évènements bénéficient d'une vision tout autre de ce côté-ci, dit l'homme au manteau. Ce qui paraît irréversible peut-être réparé parce que le fond des gens est ce qui compte. Les actes ont tendance à masquer aux autres bien des choses mais tout ça, ce n'est jamais qu'une pluie passagère, et ce même pour le plus simple des esprits. »

Il ajouta :

« Surtout, bien souvent. »

Anna hochait lentement la tête.

« Et ma fille ? demanda-t-elle encore. »

Au moment où les portes coulissèrent, le soleil darda ses rayons par dessus l'horizon, baignant le wagon d'une intense lumière dorée.

\*

Les portes étaient demeurées ouvertes sur la gare ensoleillée. L'enfant se tenait tout près, prête à descendre. L'homme en noir était demeuré assis, les mains croisées sur la table devant lui.

« Jade, fit l'homme en noir. »

La petite fille tourna la tête vers lui.

« Tu n'es pas obligée de descendre maintenant, dit-il. Je connais bien cette ligne. Non loin d'ici il y a une autre gare, avec un train qui te ramènera d'où tu viens. - Et je vais retrouver ma maman ? »

L'homme en noir soupira en cherchant ses mots.

« Écoute... tu sais on va se revoir. Tu peux en être sûre. Cette fois-là je t'emmènerai la voir. Et ton papa aussi. »

L'enfant le regarda sans bouger.

« Je veux rentrer à la maison, dit-elle encore.

- Si tu franchis ces portes maintenant, expliqua l'homme, tout sera très différent de ce que tu as connu jusqu'ici. Mais tu as encore à faire, une longue vie devant toi, si tu le souhaites. Des choses à découvrir. Grandir, rencontrer ta moitié. Aimer. Être aimée. Avoir, toi aussi, des enfants que tu chériras et protégeras de tout ton cœur. Crois-moi, ça vaut le coup. Tu peux avoir ce que peu de gens ont pu avoir. Une seconde chance. »

Jade parut hésiter, indécise.

## Chapitre IX

Le train avait repris sa course. Au milieu de l'aube il s'était engagé dans le flanc d'une montagne, et avait plongé dans un tunnel creusé à même la roche. Les vibrations et les rails produisaient un grondement sourd, alors que les lampes du convoi clignotaient de façon intermittente.

L'homme au manteau poussa la porte qui séparait les deux wagons et entra dans le suivant.

Le trentenaire se tenait campé au milieu du couloir, non loin des portes coulissantes.

« Je vous attendais, lança-t-il alors que l'homme en noir refermait le panneau métallique derrière lui. Vous en avez mis du temps. »

Ce dernier s'avança posément, les mains toujours enfoncées dans les poches de son grand manteau.

« Vous m'attendiez, répéta-t-il. Vous souhaitez me faire vos adieux je suppose.

- Si vous n'êtes pas flic, fit Tom, vous êtes indic ? Il y a un micro sous votre manteau ?

- Vous n'avez rien à craindre de moi Thomas, soupira l'inconnu. Ce que vous craignez n'est pas ce qu'on peut régler comme vous l'avez fait toute votre vie. Avec votre argent. Avec votre manque de scrupules.

- On est seuls dans ce train, perdu au milieu de je ne sais où, et vous croyez que vous pouvez me faire la

morale ? Oui je l'ai enlevée cette petite et vous voulez savoir ? Je ne suis pas le premier à faire ça. »

Il grinça des dents en serrant les poings alors que l'homme en noir continuait de s'approcher calmement.

« Ce n'est pas la dernière, assena le trentenaire. Elle m'en a donné du fil à retordre, mais je vais la retrouver. Et avant je vais m'occuper de vous.

- La motivation de vous venger de ce cuisant échec vous a mené à faire ce grand voyage, dit l'homme en noir en arrivant à un mètre de lui. »

Le convoi finit par s'arrêter tout à fait.

« Votre dernier grand voyage, acheva l'homme au manteau en cessant de s'avancer. C'est ici. »

Les portes juste à côté du riche s'ouvrirent en grand. Au dehors, c'était le vide, l'obscurité. Tom jeta un œil à l'ouverture béante, puis regarda l'inconnu d'un air effaré.

« Mais qu'est-ce que...balbutia-t-il. Mais il n'y a pas de gare ici ! »

L'homme hocha la tête, sortit une de ses mains de sa poche et indiqua le vide.

« C'est ici que je vous dépose, dit-il. C'est ici votre destination. »

Toute trace de sourire avait disparu du visage du trentenaire.

« Qu'est-que...répéta-t-il. Non ! Et puis vous êtes qui, à la fin ?!

- Moi ? Je suis le passeur. »

Tom eut un mouvement de recul, s'agrippa au dossier du siège le plus proche.

« Déposez-moi ailleurs ! dit-il. »

L'homme au manteau prit une mine contrite.

« Écoutez, je vous donne tout ce que j'ai, supplia Tom, fouillant dans sa poche. Déposez-moi ailleurs. »

Il sortit les deux pièces, retira sa montre, les tendit au passeur.

L'homme en noir regarda le trentenaire dans les yeux. Puis regarda la montre dans sa main tendue.

« Allez, quoi, insista l'homme riche.

- Je fais ce travail depuis tout ce temps, dit lentement le passeur. La nature humaine a évolué.

- Nous sommes meilleurs.

- Plus mauvais. Vos âmes osent tout, même dans l'au-delà. »

Tom jeta un coup d'œil au gouffre juste à côté de lui, transpirant du front.

« De toute façon il n'y a rien là-bas, insista-t-il encore. Allez fermez-moi ces portes. »

L'homme en noir tendit calmement sa propre main, prit la montre et les pièces.

« Vous donnez je prends, dit-il. Vous ne donnez pas, je ne prends pas.

- Vous voyez que tout s'achète, allez, déposez-moi ailleurs, mendiant, je veux dire passeur. »

Il ajouta, éclatant de rire :

« L'élite à sa place au soleil même dans la mort ! Allez-y fermez-moi ces portes ! Vous voilà un passeur riche maintenant ! »

L'homme en noir, une main dans la poche de son manteau, l'autre ouverte à hauteur du nombril, en considéra le contenu qui scintillait sous l'éclairage du wagon.

« Elle en vaut vraiment dix-mille ? demanda-t-il.

- Oui, dix-mille, dix-mille cinq cent, cent mille si vous savez vous y prendre en affaires.

- Elle a donc vraiment de la valeur ?

- Je vous l'ai dit ! s'impacienta le trentenaire.

- Autant qu'une vie humaine ? Autant que la vôtre par exemple ? »

Tom le dévisagea d'un air effaré.

« Mais, dites moi Thomas, énonça posément le passeur. Vous aviez fait de la loi du talion votre balance personnelle. Œil pour œil, dent pour dent, n'est-ce pas ? »

A ce moment-là, l'homme riche réalisa qu'il venait de perdre l'affaire la plus importante de son existence.

« Au revoir Thomas, fit le passeur. »

Une bourrasque nauséabonde s'engouffra par l'ouverture. Tom se jeta en avant, vers l'intérieur.

Il glissa, trébucha et la bourrasque l'enveloppa, l'aspirant dans le vide alors qu'il poussait un hurlement sinistre.

Les portes se refermèrent en claquant sur leurs joints de caoutchouc.

L'homme en noir rangea ce qu'il restait du trentenaire riche dans une poche de son grand manteau. Une montre. Et deux pièces.

## Épilogue

Huit heures du matin.

Élise est en retard. Directrice de casting, elle repère les enfants ayant du potentiel.

Un homme couché près d'elle, sûrement l'amant d'un soir, lui dit alors qu'elle se levait d'un bond :

« Tu reviens quand ?

- Bientôt ne t'inquiètes pas, répondit-elle en filant sous la douche. Peut-être un peu plus tard dans la semaine, j'ai un avion dans quelques minutes. Je t'avoue que faire du repérage de talents, quelque fois c'est compliqué.

- Ta boîte de production ? lança l'amant. Pour le cinéma ? »

Élise se tourna vers lui juste au moment d'entrer dans la salle de bains.

« Écoute mon joli tu poses beaucoup de questions, dit-elle. Je repère les actrices de demain si tu veux savoir, et je les propose à des hommes riches. Des producteurs, des réalisateurs...des couturiers enfin je crois. »

Elle entra dans la salle de bain. L'homme dans son lit se redressa sur un coude.

« Tu crois ? fit-il.

- Je ne t'entends pas, répliqua Élise alors que l'eau se mettait à couler. »

L'amant répéta plus fort :

« Comment ça tu crois ?!

- Écoute je fais mon travail ! dit alors Élise en se frictionnant vigoureusement les cheveux, haussant le ton pour couvrir le bruit de la douche. Je déniche et les gens pour qui je bosse font ce qu'ils veulent des petites. J'ai un train de vie, moi. »

La femme ajouta :

« Puis de toute façon, tu peux t'en aller maintenant, c'était bien ; New York est une belle ville, va te promener !

- J'y habite, dans cette ville.

- Je ne t'entends plus, tu es déjà parti ?! »

L'homme s'assit et posa ses pieds nus sur la moquette, cherchant des yeux son pantalon.

« J'ai compris. Sale garce, maugréa-t-il. »

L'homme avait quitté les lieux lorsqu'Élise ressortit de la salle de bains. Elle acheva de se préparer, se maquillant en toute hâte.

Sa valise à la main et un petit sac à l'épaule, elle prit l'ascenseur, descendit, traversa le hall et se retrouva vite dehors. Il pleuvait.

« Taxi ! cria-t-elle en agitant sa main disponible. »

Une voiture arrivant à toute vitesse déboula du coin de la rue, accompagné du gémissement d'une sirène de police. Le véhicule fit un écart imprévisible pour contourner un civil à vélo, montant sur le trottoir.

« Il va me heurter ! pensa-t-elle, incapable de faire un geste. »

À ce moment précis, la circulation intense sembla s'immobiliser, les passants suspendus dans leur marche, les gouttes de pluie flottant dans l'espace coloré.

Un taxi jaune vif se gara devant la femme.

« Montez ! lança le chauffeur. »

Elle ouvrit la portière et s'installa à l'arrière, posant sa valise sur la banquette à côté d'elle.

« Vous avez vu ? demanda-t-elle tremblante. J'étais à deux doigts d'y passer ! »

Le chauffeur, vêtu d'un grand manteau noir, croisa son regard par le rétroviseur.

« Où allez-vous ? demanda-t-il.

- L'aéroport, répondit Élise. Je dois me rendre à Paris.

- C'est professionnel ?

- Oui, s'impatienta la femme. Et je suis assez pressée !

- Nous avons du temps, les vols sont tous retardés, répondit l'homme en faisant jouer le levier de vitesse. Voyez le temps. Vous n'écoutez pas la radio ? Une tempête se prépare. »

Le véhicule s'engagea sur la route, sous la pluie qui s'intensifiait. Élise fronça les sourcils.

« Dans ce cas faites-moi descendre, dit-elle en posant une main sur la portière. Je retourne dans ma chambre.

- Roulons plutôt.

- Vous essayez de me kidnapper ? s'écria la femme en serrant contre elle son petit sac. Vous comptez me faire payer une fortune ? »

L'homme lui jeta un regard par le rétroviseur.

« Rassurez-vous, fit-il. Je ne prends que ce qu'on me donne. Vous donnez, je prends. Vous ne donnez pas, je ne prends pas.

- Un taxi gratuit ? C'est Noël ?

- Je n'ai pas dit gratuit. Vous donnerez ce que vous voudrez.

- Une pièce, ça vous ira ?

- Vous me rappelez quelqu'un, dit alors l'homme en noir. Roulons. Je vous amène à destination. Quand le moment sera venu, vous descendrez. »

Le véhicule continuait sa route sur la voie détrempée. On n'entendait que le doux ronronnement du moteur, et le martèlement de la pluie sur les vitres.

« Après tout, dit la femme, pour une fois que j'ai un chauffeur gratuit...allons-y chauffeur. »

Élise croisa les bras en regardant par la fenêtre close de la portière.

« Si vous le dites, répondit le chauffeur au manteau. Mais parlez-moi de vous.

- Il y a beaucoup de choses à dire. Ça risque d'être plus passionnant que votre simple métier de taxi. »

Sortant de son sac à main son nécessaire à maquillage, elle se remit une couche de rouge à lèvres.

« Vous comptez me dire à la fin si je suis une bonne ou mauvaise personne ? demanda-t-elle, l'air amusée.

- Vous savez, fit l'homme en noir, imperturbable, je ne suis pas de ceux qui jugent...madame.
- Appelez-moi Élise.
- Élise, je ne fais qu'écouter. »

FIN